

Jean-Loup Amselle

Le N'Ko au Mali

Le N'Ko, qui est à la fois une méthode de transcription des langues — principalement jusqu'ici du malinké, un mouvement idéologico-culturel et un système thérapeutique — s'est surtout développé en Guinée, mais il possède également des ramifications en Égypte, en Roumanie, en Côte-d'Ivoire et au Mali. Ce sont les caractéristiques du N'Ko dans ce dernier pays qui seront brièvement décrites ici.

Le mythe de fondation

L'alphabet N'Ko (litt. « je dis » dans les langues mandingues) a été inventé en 1949 par un marabout guinéen nommé Souleymane Kanté. Né en 1922 à Sumankoï, près de Kankan en Guinée, d'un père maître d'école coranique (*karamoko*) dont la famille était lointainement originaire de Segou au Mali, le jeune Souleymane Kanté fit ses études coraniques puis se rendit en Côte-d'Ivoire. Là, il tomba sur l'article d'un journaliste libanais dans lequel celui-ci dénigrait les Africains. Les langues africaines, selon lui, étaient impossibles à transcrire et, de plus, elles ne possédaient pas de grammaire. Piqué au vif par ce qu'il considérait être une atteinte à sa dignité d'Africain, S. Kanté se lança, en 1945, dans une première tentative de transcription de la langue malinké avec des caractères arabes. Malgré trois années d'efforts, il n'y parvint pas. En 1948, il fit une seconde tentative avec l'alphabet latin, mais, comme avec les caractères arabes, cet essai de transcription se solda par un échec. Dans les deux cas, c'est le caractère tonal de la langue malinké qui compromit l'expérience. Il fallait donc découvrir un système capable de rendre la spécificité de cette langue, et c'est ce qui amena S. Kanté à créer, en 1949, l'alphabet N'Ko.

Fort de cette invention, S. Kanté se mit à écrire toute une série de textes en N'Ko et, à sa mort, en 1987, on pouvait mettre à son actif une centaine d'ouvrages traitant aussi bien de religion (traduction du Coran et des hadiths) que d'histoire (Manden, Samori), de médecine traditionnelle que de droit. En 1986, un an avant la mort du maître, ses disciples fondèrent, en Guinée, une association dont les objectifs étaient de « lever le défi de l'écriture en Afrique noire », d'« assurer la promotion des langues et des cultures

africaines » et de « vulgariser la science et la technique en s'appuyant sur les langues nationales ». C'est en direction des couches citadines, particulièrement des commerçants, que ce programme était dirigé ; il devait permettre aux néo-alphabètes d'acquérir des connaissances aussi bien dans le domaine scientifique que religieux. De façon générale, la vulgarisation du N'Ko, à l'échelle de l'ensemble des masses rurales, devait être effectuée par des formateurs utilisant déjà l'alphabet latin-arabe ou slave.

Depuis la mort de son fondateur, le N'Ko n'a cessé de se développer en Guinée où il compterait une dizaine de milliers d'adhérents. Au Mali, son implantation dans quelques centres urbains ainsi que dans le Manden se fait dans un contexte d'affrontement avec l'arabe et le français.

La « guerre de l'écriture »

Les propagateurs du mouvement N'Ko au Mali se définissent essentiellement comme anti-arabes, anti-européens (*tubabu*) et pro-malinké.

Comme on l'a vu plus haut, c'est l'incapacité des caractères arabes à fournir un système de transcription pour le malinké qui poussa S. Kanté à s'éloigner de cette écriture. Cependant, au-delà de cet aspect purement technique, c'est au nom de leur caractère « inorganisé » que certains des membres de l'association N'Ko du Mali rejettent la langue, la culture et la société arabes. La diffusion de la culture arabe est ainsi accusée d'avoir « désorganisé » le calendrier malinké qui, avant d'avoir des mois mobiles, aurait possédé des mois fixes, à l'image de son homologue européen. Par ailleurs, les démêlés des étudiants africains d'Égypte, adeptes du N'Ko, avec les autorités religieuses de l'université Al-Azhar, ne sont sans doute pas étrangers au rejet de la civilisation arabe par leurs confrères du Mali. Ceux-ci accusent en effet les Égyptiens de s'opposer à l'impression et à la publication dans leur pays d'ouvrages non écrits en arabe.

Si S. Kanté a renoncé à l'arabe, il a également rejeté l'alphabet latin comme système de transcription pour le malinké. Là encore, au-delà de l'aspect purement linguistique, il faut sans doute voir dans ce rejet l'effet d'une attitude fortement hostile aux Européens, et notamment aux Français, puisque S. Kanté, en dehors d'un bref séjour en Gold Coast (Ghana actuel) a passé l'essentiel de sa vie en Afrique francophone (Guinée, Côte-d'Ivoire, Mali). Dans la même veine, ses disciples accusent les élites africaines européanisées d'être les « élèves des Blancs », les « seconds colonisateurs ».

À l'inverse, les langues africaines, le malinké, mais également le wolof par exemple, sont définies comme des modèles d'organisation, et c'est ici qu'intervient parfois la référence à Cheikh Anta Diop, grand artisan de la réhabilitation des langues et des cultures africaines. C'est en effet en termes de réhabilitation, voire même de régénération, qu'il faut appréhender l'action du mouvement N'Ko au Mali. Il s'agit ainsi pour ses membres, au moins pour les plus conscients ou les plus motivés d'entre eux, de retrouver les

racines africaines de la culture malinké en débarrassant celle-ci des alluvions arabes et européennes qui la recouvrent. Par là, ils font montre d'un fondamentalisme culturel certain qui ne s'exerce d'ailleurs pas seulement envers les cultures arabe et européenne mais également à l'égard de la langue et de la culture bambara accusées d'être « senufo ». En effet, pour les adeptes maliens du N'Ko, dont certains sont d'origine guinéenne ou originaires du Manden malien, seules l'orthographe et la prononciation malinké sont correctes. Mais cette suprématie malinké est également vue, d'une certaine manière, comme co-extensive à l'identité malienne, ce qui ne saurait gêner les membres du N'Ko dogon ou samo, par exemple, puisque la charte mythique du Manden est toujours disponible pour fournir une structure d'accueil à l'ensemble des groupes ethniques présents sur le territoire du Mali actuel.

Ce fondamentalisme malinké va si loin qu'il conduit les membres de certaines des associations regroupées sous l'égide du N'Ko, à voir dans l'organisation du Manden par Sunjata, après sa victoire sur Sumanworo, une véritable « constitution » et à déceler, dans la structure politique de l'empire, la préfiguration de la démocratie, voire même du processus de « décentralisation » actuellement mis en œuvre au Mali.

Les associations

Bien que les différentes associations placées sous l'égide du N'Ko soient intimement liées et que leurs membres travaillent en étroite collaboration, il convient de les distinguer selon les domaines où s'exerce le gros de leur activité.

L'Association du mouvement N'Ko (*Manden Yelenya Dè*) qui est implantée à Bamako, Segou, Niono, Koutiala, Sikasso et Kayes, chapeaute les autres associations. Elle se consacre essentiellement à l'alphabétisation, travail qu'elle n'exerce pour l'instant que dans le Manden (Kangaba, Kinyero, Koflatè, Balanzan). Ses membres font par ailleurs œuvre de prosélytisme en intervenant à la radio et en diffusant des brochures.

En liaison avec ce travail d'alphabétisation, l'association *Kurukanfuga*, du nom de la plaine où Sunjata aurait énoncé la charte politique du Manden, s'efforce comme on l'a vu plus haut, de retrouver dans l'empire du Mali des modèles politiques utilisables dans le contexte actuel. Certains des ouvrages de S. Kanté, et notamment celui sur l'histoire du Manden, dont une partie est traduite en français, semblent lui fournir des matériaux à cet usage. Comptant parmi ses membres des intellectuels et des hauts fonctionnaires, cette association développe des thèmes qui entrent en résonance avec les préoccupations de larges fractions de l'intelligentsia malienne.

Enfin l'Association du mouvement N'Ko des thérapeutes traditionnels (*N'Ko Yèyonkona Basaya Dè*) regroupe les tradi-thérapeutes qui exercent leurs activités dans les différents centres de pharmacopée du district de

Bamako (Djikoroni Para, Bako Djikoroni et Torokorobougou). S'inspirant des traités de médecine publiés par S. Kanté, ces tradi-praticiens, qui s'intitulent « Docteurs », pratiquent une thérapie qui se veut à la fois « traditionnelle » et « scientifique ».

Il est trop tôt pour présager de l'avenir du N'Ko au Mali. Ce bref aperçu n'avait pour but que de baliser un futur domaine d'investigations. On peut cependant, d'ores et déjà, repérer un risque d'échec pour ce mouvement : celui de pratiquer un exclusivisme malinké trop affirmé et, partant, de s'aliéner les autres groupes ethniques du Mali. Les leaders du N'Ko ont d'ailleurs si bien senti le danger qu'ils ont désormais mis en sourdine, dans leurs déclarations publiques, l'assimilation qu'ils faisaient, jusqu'à une période récente, entre « Bambara » et « Senufo ». Mais il reste qu'au-delà des déclarations universalistes de son fondateur et de ses disciples, déclarations selon lesquelles ce système d'écriture aurait pour vocation de transcrire la totalité des langues, le nom même de cette écriture-N'Ko marque bien le lien privilégié qu'elle entretient avec la langue et la culture malinké.

Au cours d'un prochain séjour au Mali on s'efforcera de saisir l'évolution de ce mouvement et d'apprécier sa place dans le spectre politique malien. Une approche comparative, centrée sur l'étude de ce mouvement dans d'autres pays (Guinée, Côte-d'Ivoire) devrait également permettre d'appréhender la façon dont une doctrine se modèle — et est modelée — dans et par des contextes sociaux différents.

EHESS, Paris.

RÉSUMÉ

Dans ce texte, on fait état d'une recherche en cours portant sur un mouvement prophétique ouest-africain — le N'Ko — qui comporte à la fois des aspects anti-arabes, anti-européens et pro-malinké.

ABSTRACT

The N'ko in Mali. — In this article, the first results of an enquiry about a West African prophetic movement—namely the N'ko—are presented. This movement is discribed as anti-arabic, anti-european, and pro-maminka.

Mots-clés/Keywords : Mali, identité, langue, N'Ko, Malinké/Mali, identity, language, N'ko, Maninka.